



POUR elle

Le maître
CHANTEUR

JULIE GARWOOD



AVENTURES & PASSIONS

Julie Garwood

Auteur de best-sellers classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*, Julie Garwood est un auteur incontournable. Après avoir écrit deux romans pour adolescents, elle se lance en 1985 dans la romance historique, en particulier écossaise. Elle écrit également de la romance contemporaine. Ses talents de conteuse lui valent d'être récompensée par de nombreux prix comme le Rita Award avec *Sur ordre du roi*. Elle met au cœur de son œuvre trois valeurs qui lui sont chères : la famille, l'honneur et la loyauté.

Le maître chanteur

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Sur ordre du roi

N° 3019

Un ange diabolique

N° 3092

Un cadeau empoisonné

N° 3219

Désir rebelle

N° 3286

La fiancée offerte

N° 3346

Le secret de Judith

N° 3467

Un mari féroce

N° 3662

Le voile et la vertu

N° 3796

Prince charmant

N° 4087

Une lady en haillons

N° 4372

Un ravisseur sans scrupules

N° 4548

Les frères Clayborne

N° 5505

Le dernier des Clayborne

N° 5666

La splendeur de l'honneur

n° 10613

Les roses rouges du passé

N° 10788

JULIE
GARWOOD

Le maître chanteur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Garcia*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

RANSOM

Éditeur original

Published by Pocket Books,
a division of Simon & Schuster Inc., New York
All rights reserved

© Julie Garwood, 1999

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2001

À toi, Bryan Michael Garwood

Prologue

En Angleterre, sous le règne du roi Richard I^{er}

La mère de Gillian mourut aux heures les plus noires d'une nuit d'hiver, alors qu'elle luttait pour mettre au monde son troisième enfant. Une jeune servante un peu écervelée s'empressa de réveiller Gillian et sa sœur aînée, pour être sûre d'être la première à leur annoncer la funeste nouvelle. Deux nuits plus tard, les fillettes furent à nouveau tirées du sommeil par la même domestique : le petit Ranulf, à qui l'on avait donné le prénom de leur père, venait à son tour de mourir. Né deux mois avant terme, il n'avait pas survécu.

Gillian avait toujours eu peur du noir. Cette nuit-là, elle attendit que la servante eût quitté sa chambre avant de sortir de son lit. Alors, elle courut pieds nus jusqu'au passage dérobé qui communiquait avec la chambre de sa sœur. La fillette se faufila derrière le bahut que son père avait placé devant l'ouverture du mur pour décourager ses filles de l'emprunter. Il leur avait maintes fois expliqué qu'il s'agissait d'un passage qui ne devait être utilisé qu'en des circonstances exceptionnelles, et en aucun cas pour jouer.

Du reste, la plupart des domestiques du château ignoraient l'existence de ce réseau parallèle de couloirs qui reliait les chambres entre elles, puis débouchait sur une volée de marches raides et se terminait par un tunnel qui passait sous les cuisines. Ranulf craignait que ses filles, en s'aventurant dans les couloirs, ne se rompent le cou dans l'escalier, tant celui-ci était étroit et abrupt. Aussi les avait-il menacées de leur donner la fessée si elles tentaient quand même de braver l'interdit.

Mais, en cette terrible nuit, Gillian se moquait bien de s'attirer les foudres paternelles. Elle avait besoin de trouver un peu de réconfort auprès de sa grande sœur, Christen, et le passage dérobé lui permettrait d'arriver plus vite dans sa chambre. Christen, réveillée elle aussi, l'invita aussitôt à la rejoindre sous les couvertures. Blotties l'une contre l'autre, les deux fillettes pleurèrent longuement, tandis que les lamentations déchirantes de leur père résonnaient dans tout le château. Tel un fauve blessé, le pauvre homme hurlait le nom de sa femme. La mort était entrée dans leur paisible demeure, traînant avec elle son cortège de douleur et de chagrin.

Hélas, le pire restait encore à venir. Les démons nocturnes semblaient s'acharner sur leur famille. Quelques semaines plus tard, au beau milieu de la nuit, leurs ennemis assaillirent le château.

Cette fois, ce fut son père qui réveilla Gillian. Ses plus fidèles soldats, William – celui que Gillian préférait, car il lui donnait des bonbons dès que son père avait le dos tourné –, Lawrence, Tom et Spencer l'accompagnaient. Tous avaient l'air grave. Gillian se redressa dans son lit et se frotta les yeux. Son père, qui avait confié Christen à Lawrence, paraissait accablé de tristesse.

— Maman est morte une deuxième fois ? demanda Gillian d'une voix inquiète.

Son père eut l'air perplexe.

— Non, Gillian, répondit-il finalement.

— Alors, elle va bientôt revenir à la maison ?

Son père secoua la tête.

— Ta maman ne reviendra pas. Les morts partent pour toujours. Maman est au ciel, maintenant. Tu comprends, ma chérie ?

— Oui, papa, murmura la fillette.

Des cris assourdis provenaient du rez-de-chaussée, et Gillian remarqua soudain que son père portait sa cote de mailles.

— Tu vas te battre, papa ?

— Oui. Mais je veux d'abord vous mettre en sécurité.

Il attrapa les habits que Lisa, la servante de Gillian, avait préparés pour le lendemain et entreprit de vêtir sa fille, tandis que William s'agenouillait devant elle pour lui enfiler ses chaussures.

C'était la première fois que son père l'habillait, et Gillian comprit que la situation était grave.

— Est-ce qu'il fait encore noir, dehors ? demanda-t-elle.

— Oui, ma chérie.

— Je vais être obligée de sortir dans la nuit ?

Son père essaya de la rassurer.

— Tu ne seras pas toute seule. Et des torches éclaireront le chemin.

— Mais tu viens avec nous, hein, papa ?

— Non, il ne vient pas, intervint Christen. Il doit rester ici pour livrer bataille à nos ennemis.

La sœur de Gillian avait presque crié, car elle se trouvait à l'autre bout de la pièce. Lawrence lui fit signe de parler moins fort.

— Il ne faut pas qu'on remarque votre départ, lui rappela-t-il.

La fillette hocha la tête, penaude.

— Je serai prudente, la prochaine fois, promit-elle à voix basse.

William prit Gillian dans ses bras et la porta jusqu'à la chambre de son père. Lawrence les suivait avec Christen. Spencer et Tom ouvraient le chemin, tenant des candélabres pour éclairer le couloir. Les chandelles projetaient de grandes ombres mouvantes sur les murs en pierres. Gillian, effrayée, nicha sa tête contre l'épaule de William.

— Je n'aime pas les ombres, gémit-elle.

— Elles ne te feront pas de mal, assura le soldat.

— Je voudrais voir ma maman, William.

— Je sais, petite oursonne.

En entendant le surnom affectueux dont le soldat la gratifiait de temps en temps, la fillette sourit et oublia sa peur.

Dès qu'ils furent dans la chambre, Tom et Spencer déplacèrent la lourde armoire qui bloquait l'entrée du passage secret. Le vieux meuble grinça sur le plancher avec un bruit de sanglier en colère.

Lawrence et William posèrent les deux fillettes à terre. Elles se précipitèrent aussitôt vers leur père. Celui-ci était penché au-dessus d'une grande malle qu'il venait d'ouvrir.

— Qu'est-ce que tu cherches, papa ? demanda Christen.

— Ceci, déclara-t-il, tout en tirant de la malle un coffret incrusté de pierreries.

— Comme c'est beau ! s'exclama Christen. Tu me le donnes ?

— Moi aussi, je le veux ! intervint Gillian.

— Non, répondit leur père. Ce coffret appartient au prince Jean.

Puis, prenant Christen par le bras, il ajouta :

— Ma chérie, j'aimerais que tu m'écoutes très attentivement.

— Oui, papa.

— Parfait, fit-il en souriant. Tu emporteras ce coffret avec toi. Lawrence te protégera et t'aidera à cacher ce trésor jusqu'à ce que je puisse vous rejoindre pour aller rendre le coffret au prince Jean. En attendant, il ne faut parler à personne de tout cela, Christen.

— Je ne dirai rien, promit la fillette.

— Moi non plus, je ne dirai rien, renchérit Gillian avec un hochement de tête solennel.

Mais Ranulf ignore sa cadette et continua à s'adresser à Christen.

— Personne ne doit savoir que tu détiens ce coffret, ma chérie. Maintenant, je vais l'envelopper dans une tunique.

— Pour qu'on ne puisse pas le voir, suggéra Christen.

— Exactement. Pour qu'on ne puisse pas le voir.

— Mais moi, je l'ai vu, papa, protesta Gillian.

— Je sais, ma chérie, répondit-il.

Il leva les yeux vers Lawrence et soupira.

— Elle est trop jeune. Je lui en demande trop. Mon Dieu, pourquoi suis-je obligé de laisser partir mes filles ?

Lawrence avança d'un pas.

— Je protégerai lady Christen de mon mieux, monseigneur. Et je veillerai à ce que personne ne remarque le coffret.

William ajouta :

— Rien n'arrivera à lady Gillian, baron Ranulf, soyez-en sûr.

Le soutien de ses hommes réconforta Ranulf. Il hocha gravement la tête, puis enveloppa le coffret

dans l'une de ses tuniques et le tendit à Christen. Gillian battit des mains, se réjouissant déjà à l'idée de recevoir un cadeau à son tour. Bien que Christen eût trois ans de plus qu'elle, leur père n'avait jamais fait preuve du moindre favoritisme à son égard. Il donnait toujours scrupuleusement la même chose à chacune de ses filles.

Gillian réprima son impatience tandis que leur père soulevait Christen du sol et l'embrassait tendrement.

— N'oublie jamais ton papa, ma chérie, lui murmura-t-il à l'oreille.

Dès qu'il eut reposé son aînée à terre, Gillian se précipita dans ses bras.

— Tu m'offres aussi une jolie boîte, papa ?

— Non, mon ange. Tu vas suivre bien sagement William, maintenant. Donne-lui la main et...

— Mais, papa, je veux une boîte, comme Christen !

— Ce coffret n'est pas un cadeau, Gillian.

— Mais, papa...

— Je t'aime, mon ange, coupa son père, bouleversé par l'émotion.

— C'est pas juste ! protesta Gillian, outrée. Pourquoi j'ai pas de boîte ?

Hector, un des gardes du château, surgit tout à coup dans la pièce. Son entrée fracassante surprit Christen, qui laissa échapper le trésor. La boîte glissa de la tunique dans laquelle elle était enveloppée et roula sur le sol. À la lumière des torches, les rubis, saphirs et émeraudes incrustés dans le bois précieux scintillaient comme des étoiles tombées du ciel.

Hector s'était figé, hypnotisé par le trésor qui brillait à ses pieds.

— Que se passe-t-il, Hector ? interrogea Ranulf.

Avant de répondre, Hector ramassa le coffret et le tendit à Lawrence.

— Monseigneur, le capitaine Bryant vous fait dire qu'Alford le Rouge et ses hommes ont creusé une brèche dans le mur d'enceinte.

— Le baron Alford accompagne-t-il ses troupes ou continue-t-il à se cacher ? demanda Ranulf.

— Je l'ignore, avoua Hector. Le capitaine Bryant vous fait également dire que vos soldats vous réclament, monseigneur.

— J'arrive tout de suite, répondit le baron.

Il désigna la porte à Hector et lui emboîta le pas. Avant de quitter la chambre, il se retourna pour contempler une dernière fois ses deux filles adorées : Christen, avec ses boucles blondes et ses joues de chérubin, et la petite Gillian, qui avait hérité des yeux verts de sa mère.

— Partez, maintenant, leur ordonna-t-il. Et que Dieu vous garde.

La seconde d'après, il avait disparu. Aussitôt, les soldats se ruèrent vers le passage dérobé. Tom ouvrait la marche, son épée brandie devant lui au cas où un ennemi croiserait leur route. Lawrence tenait Christen par la main et portait une torche. Gillian suivait sa sœur, sa main agrippée à celle de William. Spencer, enfin, fermait la marche. C'était lui qui avait replacé l'armoire devant l'ouverture du passage.

Gillian tira sur la manche de William pour attirer son attention.

— On va où ? lui demanda-t-elle.

— Tu le sauras plus tard, fillette, répondit le soldat. Pour l'instant, prends garde à ne pas me lâcher. Nous allons bientôt atteindre l'escalier.

Gillian jeta un regard inquiet aux ombres qui se dessinaient sur le mur, puis reporta son attention sur sa sœur. Christen serrait le coffret sur sa poitrine,

mais un bout de la tunique pendait sous son bras. Gillian ne put résister à l'envie de l'attraper.

— Papa a dit que ce serait chacune notre tour de garder la boîte, déclara-t-elle.

— Il a jamais dit ça ! rétorqua Christen, indignée.

Elle releva le bout de la tunique, avant d'ajouter :

— C'est à moi qu'il l'a confiée. Pas à toi.

Mais Gillian refusait de s'avouer vaincue aussi facilement.

— Si, papa l'a dit ! insista-t-elle.

Elle tendait le bras pour attraper à nouveau un bout de la tunique, quand un bruit derrière elle la fit sursauter. Elle se retourna, mais l'obscurité était trop dense pour qu'elle pût distinguer quoi que ce soit. Elle était cependant persuadée qu'un monstre les suivait, peut-être même un dragon.

— J'ai peur ! dit-elle à William. Portez-moi dans vos bras.

Ils étaient arrivés en haut de l'escalier qui menait au tunnel. Celui-ci s'enfonçait sous les cuisines, pour resurgir ensuite à l'extérieur du mur d'enceinte. L'humidité qui suintait des murs rendait les marches glissantes. Comme William se penchait vers elle, Gillian, terrifiée, poussa un cri d'effroi, échappa au soldat et dérapa sur une des premières marches. Ne trouvant rien à quoi se raccrocher, elle tomba sur sa sœur, l'entraînant dans sa chute. William et Lawrence, déséquilibrés à leur tour, roulèrent eux aussi jusqu'au bas de l'escalier.

William fit de son mieux pour protéger Gillian, mais il ne put empêcher le menton de la fillette de heurter le rebord d'une marche, juste au moment où ils arrivaient en bas de l'escalier. Hébétée par le choc, la fillette resta un instant assise. Du sang coulait sur sa robe. Quand elle vit que ses mains étaient également tachées de sang, elle fondit en larmes. Sa sœur

gisait à côté d'elle, face contre terre, parfaitement silencieuse.

— Christen, réveille-toi, sanglota Gillian. Réveille-toi, s'il te plaît !

William la prit dans ses bras et commença à courir dans le tunnel.

— Calme-toi, fillette, lui murmurait-il sans cesse à l'oreille.

Lawrence les suivait avec Christen, qui se remettait peu à peu.

Alors qu'ils atteignaient l'issue du tunnel, William distribua ses ordres.

— Lawrence et Tom, vous allez conduire lady Christen au bord de la rivière. Je vous retrouverai là-bas, avec Spencer.

— Pourquoi ne viens-tu pas tout de suite ? demanda Lawrence.

— Lady Gillian a le menton ouvert. Il faut d'abord la soigner, expliqua William. Dépêchez-vous, nous vous rejoindrons plus tard.

— Christen ! gémit Gillian. Christen, ne pars pas sans moi !

Avant de sortir du tunnel, William plaqua la main sur la bouche de la fillette et la supplia de se taire. Puis, Spencer sur ses talons, il se dirigea vers la tannerie, où Maud, l'épouse du tanneur, saurait recoudre la blessure de Gillian.

Les deux soldats maintinrent solidement la fillette sur une chaise tandis que Maud s'occupait d'elle. La tannerie était accolée au mur d'enceinte du château, aussi entendaient-ils les échos de la bataille qui faisait rage de l'autre côté de la muraille. Le bruit était si fort qu'ils étaient obligés de crier pour se parler.

— Dépêchez-vous ! ordonna William à Maud. Nous devons mettre lady Gillian en sécurité.

Maud termina de recoudre la blessure et posa un bandage tout autour du menton de la fillette. Pendant ce temps, William s'approcha de la porte de la tannerie pour monter la garde. Dès que Maud eut fini de soigner Gillian, Spencer prit l'enfant dans ses bras, et ils coururent tous les deux vers la rivière, où les attendaient leurs camarades et leurs montures.

Ils avaient parcouru la moitié du chemin lorsqu'un détachement ennemi leur coupa soudain la route. Toute fuite était impossible, mais les deux braves soldats accomplirent leur mission jusqu'au bout. Gillian abritée entre leurs jambes, ils livrèrent la dernière bataille de leur vie. Et ils moururent comme ils avaient vécu, avec l'honneur et le courage de ceux qui protègent les innocents.

L'un des hommes d'Alford, reconnaissant l'enfant, la conduisit jusqu'au château. Lisa, la servante de Gillian, apercevant la fillette, s'échappa du groupe de domestiques parqués dans un coin de la cour sous la garde d'un soldat. Elle expliqua qu'elle avait la charge de la fillette et demanda la permission de rester auprès d'elle. Fort heureusement, l'homme qui avait amené Gillian fut ravi de se débarrasser d'elle. Il ordonna à Lisa de rentrer à l'intérieur du château avec la fillette et partit aussitôt rejoindre ses compagnons.

Gillian était trop choquée pour réagir. Lisa la prit par la main et l'entraîna à sa suite. La servante voulait emmener la fillette dans sa chambre pour la tenir à l'écart du massacre. Mais, alors qu'elles couraient dans la galerie qui surplombait le grand hall, les combattants pénétrèrent dans la demeure du baron Ranulf. En l'espace de quelques secondes, une mêlée indescriptible avait envahi le hall.

Gillian, reconnaissant son père parmi les guerriers, se précipita vers la balustrade qui longeait la galerie.

— Papa... murmura-t-elle.

Puis elle vit un inconnu enfoncer son épée dans le ventre de son père.

— Papa ! cria-t-elle.

Ce furent ses dernières paroles. À partir de cet instant, Gillian se mura dans le silence.

Deux semaines plus tard, le jeune seigneur qui avait pris le contrôle du château, le baron Alford de Lockmiere, la convoqua pour décider de son sort.

L'estomac noué par l'appréhension, Lisa emmena Gillian à cette audience, la main de la fillette serrée dans la sienne. Alford avait à peine vingt ans, et pas assez de barbe au menton pour avoir l'air d'un homme. Pourtant, c'était un démon, une brute sanguinaire qui ignorait la pitié. Lisa savait que, d'un simple mouvement de tête, il pouvait ordonner leur mort à toutes les deux.

Alford dînait en compagnie de quelques fidèles. Gillian lâcha la main de Lisa et avança, seule, jusqu'au bout de la table où se tenait le baron. Elle s'immobilisa et le considéra d'un œil étrangement vide. Alford dévorait une cuisse de faisan. Son menton luisait de graisse. Il continua à manger, sans paraître remarquer la présence de la fillette, et ne la regarda qu'après avoir jeté l'os de faisan par-dessus son épaule.

— Quel âge as-tu, Gillian ? demanda-t-il.

Comme elle ne répondait pas, il grommela d'une voix impatiente :

— Je t'ai posé une question.

— À mon avis, elle n'a pas plus de quatre ans, suggéra un des compagnons de table du baron.

— Moi, je dirais qu'elle a dépassé les cinq ans, intervint un autre. Bien qu'elle soit petite, elle pourrait même avoir six ans.

Alford leva la main pour réclamer le silence.

— Je t'ai posé une question toute simple, répétait-il à Gillian. Tu as intérêt à me répondre. Mon confesseur est convaincu que tu ne parles plus parce que le diable s'est emparé de ton âme. Il n'attend que mon autorisation pour te libérer du démon. Mais ses méthodes sont très déplaisantes, je te préviens. Alors, si tu ne veux pas rester enchaînée à une table pendant que mon confesseur te torturera, tu ferais mieux de me dire ton âge. Et vite.

Gillian lui opposa le même silence glacé. Alford voyait bien que ses menaces n'intimidaient pas la fillette. Était-elle simple d'esprit ? Après tout, elle tenait peut-être de son père. Et Ranulf avait été assez bête pour croire aux protestations d'amitié d'Alford.

— Sans doute ne connaît-elle pas son âge, tout simplement, déclara un invité. Demandez-lui plutôt où est le coffret.

Alford opina du chef.

— Écoute, Gillian, reprit-il d'une voix douce, ton père avait volé un coffret au prince Jean, et j'aimerais le lui rendre. C'était un coffret serti de pierres précieuses. Si tu l'as vu, tu dois t'en souvenir. Alors ? As-tu vu ce coffret ? Ton père l'a-t-il caché quelque part ?

Gillian demeura impassible. On eût dit qu'elle n'avait même pas entendu les questions du baron. Mais son regard exprimait à présent une haine si intense qu'Alford en eut la chair de poule.

Furieux de s'être laissé impressionner par une gamine qui sortait à peine du berceau, le baron retrouva rapidement sa cruauté habituelle.

— Tu es une vilaine fillette, avec ta peau blanche et tes cheveux noirs. Ta sœur était beaucoup plus jolie que toi, n'est-ce pas ? Avoue que tu la jalousais,

Gillian. C'est pour cela que tu l'as poussée dans l'escalier ? La femme qui t'a recousu le menton m'a tout raconté. Le soldat qui t'escortait lui a expliqué comment vous étiez tombés dans l'escalier. Christen est morte, maintenant, et c'est ta faute.

Il se pencha et pointa sur elle un index accusateur.

— Tu vivras toute ta vie avec cet horrible péché sur la conscience. En attendant que je statue sur ton sort, j'ai décidé de t'expédier tout au nord de l'Angleterre, là où l'été est aussi froid que l'hiver. À présent, disparaïs de ma vue. Tu me dégoûtes.

Lisa, tremblant de peur, avança d'un pas.

— Monseigneur, puis-je accompagner cette enfant ?

Alford se tourna vers la domestique et eut un rire méprisant.

— Fais comme tu veux, femme. Je me moque que tu restes ou non au château. Mais déguerpissez toutes les deux de cette salle. Vous gâchez mon dîner.

Emporté par sa rage, Alford attrapa un verre qu'il lança à la figure de Gillian. Le verre passa au-dessus de la tête de la fillette, la manquant de peu, mais l'enfant ne cilla même pas. Dans ses yeux verts brillait toujours la haine.

Alford eut soudain l'impression qu'elle contemplait son âme.

— Dehors ! cria-t-il. Dehors, tout de suite !

Lisa se précipita vers Gillian, lui prit la main et l'entraîna avec elle.

Dès qu'elles furent dans le couloir, elle étreignit la fillette.

— C'est fini, murmura-t-elle. Nous serons bientôt loin de cet endroit maudit. Tu ne verras plus jamais l'assassin de ton père. Quant à moi, je n'aurai plus à

croiser le regard de mon mari. Nous commencerons une nouvelle vie et, avec l'aide de Dieu, nous connaissons peut-être encore le bonheur.

Lisa était résolue à partir le plus tôt possible, de crainte que le baron Alford ne change d'avis. La décision du baron signifiait qu'elle pouvait enfin quitter son mari. Depuis l'attaque du château, Hector n'était plus qu'un pauvre fou. Sa couardise lui avait laissé la vie sauve, mais le Seigneur avait puni sa lâcheté en lui ôtant la raison. Le jour, Hector parcourait sans relâche les collines qui entouraient le château, en serrant contre lui une besace remplie de cailloux qu'il appelait son trésor. À ceux qui le croisaient, il répétait qu'il allait bientôt devenir très riche, aussi riche que le roi en personne. Le soir, il faisait son lit dans un coin de l'écurie, où il affrontait seul ses cauchemars. Même ses yeux semblaient fous. Les soldats d'Alford avaient renoncé à le tuer, tant ils redoutaient de libérer le démon qui s'était emparé de son esprit. Ils préféraient s'écarter sur son passage et esquissaient invariablement un signe de croix dans son dos.

Lisa n'était pas mécontente que le destin la conduise à se séparer de son époux. Pendant les sept années qu'avait duré leur mariage, Hector ne lui avait jamais adressé un seul mot tendre, ni témoigné la moindre affection. À ses yeux, une bonne épouse devait se soumettre humblement, sans rien attendre de son mari.

Mais il y avait pire encore : sa lâcheté. Pendant l'attaque du château, Hector s'était caché. Lorsque les soldats l'avaient découvert, il avait feint d'être mort. Lisa en avait éprouvé une telle honte qu'elle ne pouvait plus penser à son mari sans ressentir une haine irrépressible. Certes, elle avait conscience que

mépriser à ce point une créature de Dieu constituait vraisemblablement un péché. Dieu, cependant, s'était montré assez clément pour lui donner une deuxième chance.

Le matin de leur départ, Lisa se rendit avec Gillian dans l'écurie. Elle désirait faire ses adieux à Hector, mais voulait surtout s'assurer qu'il ne lui prendrait pas l'envie de les suivre. Quand elle arriva devant son mari, celui-ci serra contre lui sa besace remplie de cailloux.

— Pauvre fou ! lança-t-elle. Personne ne songe à te voler ces malheureuses pierres. Je suis venue t'annoncer que je quittais Dunhanshire avec lady Gillian. J'espère bien ne plus jamais te revoir. En tout cas, ne t'avise pas de nous suivre.

Hector roulait les yeux en marmonnant des paroles incompréhensibles. Gillian, apeurée, se réfugia dans les jupes de Lisa.

— N'aie pas peur, dit celle-ci. Je ne le laisserai pas te faire de mal.

Puis, reportant son attention sur son mari, elle reprit :

— Je te le répète, Hector, ne t'avise pas de nous suivre. Sinon, je n'hésiterai pas à te tuer.

Il ne semblait même pas l'avoir entendue.

— Je toucherai bientôt ma récompense... Tout pour moi... Un trésor de roi... récitait-il d'une voix hachée. Je l'ai bien mérité... Un trésor de roi...

Lisa tira Gillian par la manche et plongea les yeux dans ceux de la fillette.

— N'oublie jamais ce spectacle, mon enfant. Voilà ce que la lâcheté fait d'un homme.

Sur ces mots, Lisa partit sans se retourner.

Le baron Alford avait refusé que ses hommes escortent les deux voyageuses. L'idée qu'elles

seraient obligées de marcher l'avait beaucoup amusé. Mais les deux fils Hathaway, Waldo et Henry, dont le père avait été un des métayers du baron Ranulf, offrirent de les accompagner. Ils installèrent Lisa et Gillian dans leur charrette tirée par deux chevaux de trait. Chacun des frères était solidement armé, au cas où ils rencontreraient en chemin des bandits s'attaquant aux voyageurs sans défense.

Heureusement, le trajet s'effectua sans le moindre incident. Quelques jours plus tard, Lisa et Gillian arrivèrent au château du baron Morgan Chapman. Le baron, un oncle de Gillian, vivait là en reclus. Bien qu'il fût en bons termes avec la famille royale, il n'était que très rarement invité à la cour. On le considérait un peu comme un étranger, surtout à cause du sang écossais qui coulait dans ses veines.

De prime abord, le baron n'inspirait guère la sympathie. C'était un géant aux cheveux noirs frisés qui semblait perpétuellement de mauvaise humeur. Pourtant, si Alford avait pensé punir Gillian en l'expédiant chez ce parent qu'elle ne connaissait pas, il s'était bien trompé. Cet exil aux confins de l'Angleterre sauva la fillette. Car son oncle, sous ses dehors sévères, cachait un cœur d'or et l'âme d'un saint. Le jour de leur arrivée, il expliqua à Lisa qu'il ne laisserait pas la fillette troubler son existence paisible, mais se contredit rapidement en consacrant tout son temps à Gillian. Dès ce premier jour, il l'aima comme un père et s'évertua à l'aider à reparler. Devant le mutisme de sa nièce, il finit toutefois par se demander si ses efforts seraient jamais récompensés.

De son côté, Lisa fit de son mieux pour que Gillian surmonte la tragédie qui avait détruit sa famille. Mais, après des mois et des mois de soins constants, la malheureuse servante commençait elle aussi à désespérer. Elle dormait dans la même chambre que

l'enfant, de manière à pouvoir la calmer quand ses cauchemars la plongeaient dans des crises de larmes.

Presque chaque nuit, la fillette revivait les heures terribles qui avaient précédé la mort de son père. Son jeune âge l'empêchait de faire la distinction entre la vérité et son imagination, mais elle se rappelait clairement avoir tiré sur la tunique enroulée autour du coffret, puis avoir bousculé accidentellement sa sœur, l'entraînant avec elle au bas de l'escalier. La cicatrice qu'elle portait sous le menton prouvait, du reste, qu'elle était réellement tombée. Mais, après cette chute, ses souvenirs devenaient plus confus. Dans ses rêves, des monstres hideux aux grands yeux rouges les poursuivaient, elle et sa sœur, et tuaient Christen.

Une nuit d'orage, alors que le tonnerre grondait au-dehors avec un fracas assourdissant, Gillian recouvrira finalement l'usage de la parole. Lisa l'avait tirée de son cauchemar et enveloppée dans un plaid pour la bercer devant le feu.

— Comme tu es étrange, Gillian ! murmura la servante. Le jour, tu ne prononces pas un mot mais, la nuit, tu hurles à la mort comme un loup solitaire. J'aimerais tellement connaître tes pensées...

Lisa ne s'attendait pas que la fillette réponde. Aussi fut-elle stupéfaite d'entendre la fillette bredouiller quelques mots.

— Qu'as-tu dit ? s'exclama-t-elle d'une voix presque hystérique.

— Je ne voulais pas tuer Christen. Je ne le voulais pas.

Lisa fondit en larmes.

— Enfin, Gillian, tu n'as pas tué Christen ! Je te l'ai déjà répété cent fois. Je sais bien que le baron Alford a essayé de t'en convaincre, mais rappelle-toi : dès

que nous l'avons quitté, je t'ai expliqué qu'il mentait. Pourquoi ne m'as-tu pas crue ? Alford s'amusait seulement à te terroriser.

— Elle est morte.

— Non, ta sœur n'est pas morte, Gillian.

La fillette releva la tête et scruta le regard de Lisa, comme pour chercher dans ses yeux la confirmation de ses paroles. Elle avait désespérément besoin de la croire.

— Christen est vivante, reprit Lisa. Je te jure que jamais je ne te mentirais, si terrible que puisse être la vérité.

— Mais je la vois saigner.

— Dans tes cauchemars ?

Gillian hocha la tête.

— J'ai poussé Christen dans l'escalier. Papa me tenait la main. Quand il m'a lâchée, j'ai poussé Christen.

— Tu as tout mélangé dans ta tête, ma chérie. Ton père n'était pas avec toi, à ce moment-là. Il ne pouvait pas te tenir la main.

— Vous étiez dans le tunnel avec nous ?

— Non. Mais je sais ce qui est arrivé. Pendant que Maud recousait ta blessure, un des soldats qui t'accompagnait dans le tunnel lui a tout raconté. On vous avait réveillées en pleine nuit, Christen et toi, et emmenées dans la chambre de votre père.

— C'est William qui me tenait la main.

— Oui.

— Et il faisait tout noir, dehors, ajouta Gillian en frissonnant.

Lisa la serra contre elle.

— Oui. Cela s'est passé au beau milieu de la nuit. Alford et ses hommes venaient d'ouvrir une brèche dans le mur d'enceinte du château.

— Je me souviens du passage secret, dans la chambre de papa.

— Il aboutissait au bord de la rivière, de l'autre côté du mur d'enceinte. Quatre hommes vous escortaient, ta sœur et toi, quatre des plus valeureux soldats de ton père. Tu les connaissais tous, Gillian. Il y avait Tom, Spencer, Lawrence et William.

— Papa ne me tenait pas la main, alors ? insista Gillian.

— Non. Il ne vous avait pas suivis dans le tunnel. Ce n'aurait pas été honorable de sa part de se dérober à son devoir pendant que la bataille faisait rage. Or ton père était un homme d'honneur. Il est resté avec ses soldats.

— J'ai poussé Christen dans l'escalier. Après, elle n'a plus rien dit. Elle était morte.

Lisa soupira.

— Je sais que tu es trop jeune pour comprendre, mais écoute-moi, Gillian : Christen et toi êtes tombées ensemble, avec les soldats. Les marches étaient humides et glissantes. Et William a eu l'impression que quelqu'un l'avait poussé dans le dos.

— C'était peut-être moi, suggéra la fillette d'une voix inquiète.

— Non ! Tu es bien trop petite pour déséquilibrer un grand gaillard comme l'était William.

— Mais je...

— Tu n'es responsable de rien et tu n'as rien à te reprocher, coupa Lisa. En tombant, tu t'étais blessée au menton, et il fallait te recoudre. Alors, William et Spencer t'ont conduite chez Maud. C'est en sortant de chez elle qu'ils ont été tués par les hommes d'Alford. Ceux-ci t'ont capturée et ramenée au château.

— Christen aussi a été capturée ?

— Non, elle a réussi à s'échapper avant que sa fuite ne soit découverte.

— Où est-elle, maintenant ?

— Je l'ignore, avoua Lisa. Mais peut-être que ton oncle Morgan le sait, lui. Tu pourrais lui demander demain matin. Il t'aime comme sa propre fille, Gillian. Je suis convaincue qu'il t'aidera à retrouver ta sœur.

— Christen est peut-être perdue ?

— Non, elle n'est pas perdue.

— Mais si elle est perdue, elle doit avoir très peur.

— Ma chérie, ta sœur n'est pas perdue. Elle se trouve quelque part, en sécurité. Crois-moi, je t'en prie. Ta sœur est bien vivante.

Gillian hocha la tête.

— Je vous crois, dit-elle.

Elle bâilla, puis ajouta :

— Est-ce que papa va bientôt venir me chercher ?

Lisa faillit à nouveau se mettre à pleurer.

— Hélas, ma chérie, ton papa ne viendra pas. Il est mort. C'est Alford qui l'a tué.

— Il a enfoncé une épée dans le ventre de papa.

— Mon Dieu ! Tu as donc tout vu ?

— Papa n'a pas crié.

— Oh, ma pauvre, pauvre chérie...

— Maud pourrait peut-être recoudre papa ? Comme ça, il viendrait me chercher, après.

— Non, c'est impossible, Gillian. Les morts ne reviennent jamais.

La fillette hocha la tête d'un air songeur.

— Est-ce que papa est monté au ciel rejoindre maman ?

— Oui, ma chérie.

— Je veux monter au ciel, moi aussi.

— Ce n'est pas encore ton heure, Gillian. Une longue vie t'attend d'abord. Ensuite, ce sera ton tour de les rejoindre.

Gillian ferma les yeux. Lisa aurait juré qu'elle retenait ses larmes.

— Papa est mort pendant la nuit, dit-elle.

— Oui.

Après un long silence, la fillette murmura :

— Je n'aime pas la nuit.

1

En Écosse, quatorze ans plus tard

Désormais, le destin du clan des MacPherson était entre les mains de lord Ramsey Sinclair.

Les MacPherson traversaient une mauvaise passe. Leur chef, un vieillard nommé Lochlan, était mort l'année précédente – et par sa propre main, Dieu le pardonne. Ses compagnons avaient été si choqués par son acte qu'ils n'osaient toujours pas l'évoquer ouvertement. Après ce drame, aucun des jeunes guerriers du clan n'avait demandé à prendre la succession de Lochlan. La plupart craignaient en effet d'endosser une responsabilité rendue maudite par le suicide de leur ancien chef. Il fallait que Lochlan eût été fou pour se donner la mort, car il passerait à présent l'éternité à brûler en enfer pour expier son péché.

Faute de successeur, les deux doyens du clan, Brisbane Andrews et Otis MacPherson, avaient accepté de présider aux destinées des MacPherson, mais seulement à titre temporaire. Brisbane et Otis étaient âgés et fatigués par des années de luttes incessantes contre les clans rivaux du leur. Ces conflits

s'étaient du reste aggravés après la mort de Lochlan, leurs ennemis cherchant à profiter de la vulnérabilité des MacPherson après la disparition de leur chef. La situation devenait désespérée, et il fallait trouver une solution de toute urgence. Voilà pourquoi Brisbane et Otis, avec l'accord de l'ensemble du clan, décidèrent de parler à lord Sinclair au cours du traditionnel festival de printemps. C'était l'occasion idéale pour présenter leur requête, car la coutume voulait que chaque clan oublie ses querelles durant ces deux semaines de réjouissances et d'affrontements sportifs. Le festival permettait de raffermir certaines amitiés, parfois même de réconcilier des ennemis. Plus important encore, la plupart des mariages se scellaient durant cette période de trêve.

Comme les terres des Sinclair bordaient celles des MacPherson à leur extrémité sud, Ramsey crut d'abord que Brisbane et Otis désiraient lui proposer une alliance. Mais il s'aperçut rapidement que les deux vieillards espéraient beaucoup plus. Ils rêvaient d'une union entre les deux clans et se disaient prêts à renoncer à leur autorité, si Ramsey leur promettait solennellement que chaque MacPherson serait traité comme un Sinclair.

Pour le festival, les clans campaient dans une immense prairie. La tente de Ramsey était assez vaste pour accueillir tous les participants aux négociations. Autour de la grande table se réunirent les deux représentants des MacPherson, Ramsey lui-même, Jason, son bras droit, ainsi que deux de ses guerriers les plus fidèles, Anthony et Foster. Le petit frère de Ramsey, Michael, âgé de six ans, assistait lui aussi à l'entrevue, réfugié dans un coin de la tente.

Brisbane Andrews, le regard perçant et la voix profonde malgré son grand âge, expliqua pourquoi les MacPherson souhaitaient cette alliance.

— Nous ne manquons pas de jeunes guerriers, dit-il, mais ils sont mal entraînés et ne sauraient pas défendre nos femmes et nos enfants contre des agresseurs mieux préparés. Nous avons besoin de vous pour garder l'ennemi hors de nos terres.

Otis MacPherson, renommé dans les Highlands pour ses nombreux exploits de jeunesse, désigna Michael du regard.

— Monseigneur, peut-être devriez-vous demander à votre jeune frère de sortir. Les enfants répètent souvent les secrets par imprudence, et je n'aimerais pas qu'on apprenne le sujet de nos discussions avant que nous ayons abouti à un accord.

Ramsey hocha la tête et se tourna vers l'enfant.

— Qu'as-tu envie de faire, Michael ?

Le petit garçon était très intimidé par son grand frère, qu'il connaissait à peine. Ramsey avait en effet passé de nombreuses années à parcourir les Highlands, avant d'être rappelé sur ses terres par son père, au moment où celui-ci avait senti la mort venir. Aussi les deux frères étaient-ils presque des étrangers l'un pour l'autre. Mais Ramsey était déterminé à ce que cela change rapidement.

— Mes amis sont partis à la pêche, répondit Michael, les yeux baissés. Puis-je les rejoindre ?

— Regarde-moi quand tu me parles, ordonna Ramsey.

Michael s'exécuta promptement et répéta sa question, y ajoutant cette fois un « s'il vous plaît » poli.

Ramsey était conscient que son frère avait peur de lui et se demandait combien de temps il faudrait à Michael pour s'habituer à lui. Le petit garçon pleurerait encore leur père, et Ramsey devinait qu'il devait se sentir abandonné. Michael n'avait pas connu sa mère, qui était morte quelques mois après sa naissance. En revanche, il avait été très proche de son

père et ne s'était toujours pas remis de sa disparition. Ramsey espérait qu'avec du temps et de la patience il réussirait à gagner sa confiance et, avec un peu de chance, à ramener le sourire sur son jeune visage.

— Ne t'approche pas des rapides, et je veux que tu sois de retour avant le coucher du soleil, lui dit-il.

— Promis, fit Michael. Je peux partir tout de suite ?

— Oui, répondit Ramsey.

Dans sa hâte à rejoindre ses amis, l'enfant renversa une chaise vide sur son passage. Ramsey réprima le juron qui lui venait aux lèvres.

— Michael ! appela-t-il avant que son frère ne quitte la tente. N'as-tu pas oublié quelque chose ?

L'enfant parut décontenancé, jusqu'à ce que Ramsey, discrètement, lui désigne leurs visiteurs du regard. Michael revint aussitôt sur ses pas pour s'incliner devant les deux vieillards.

— M'autorisez-vous à prendre congé ?

Otis et Brisbane lui donnèrent la permission qu'il attendait et le regardèrent s'esquiver en souriant.

— Ce garçon vous ressemble, monseigneur, commenta Brisbane. C'est même votre portrait craché. J'ai l'impression de vous revoir lorsque vous étiez enfant. Si Dieu le veut, Michael deviendra aussi un fier guerrier et un meneur d'hommes.

— Oui, approuva Otis. Il a l'étoffe d'un grand chef. Cependant, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer qu'il semblait vous craindre, monseigneur. Comment expliquez-vous cela ?

Ramsey ne s'offusqua pas de la question. Le vieillard, après tout, se contentait de constater une évidence.

— Pour lui, je ne suis qu'un étranger. Mais, avec le temps, il apprendra à me faire confiance.

— Je me rappelle le jour où votre père m'a annoncé son intention de se remarier, déclara Brisbane. J'ai été très surpris. Je pensais qu'Alisdair était trop vieux et trop habitué à sa solitude pour prendre une nouvelle femme. Votre mère était morte depuis plus de dix ans. Avez-vous connu Glynnes, sa seconde femme ?

— J'ai assisté à leur mariage, répondit Ramsey. Glynnes était bien plus jeune que lui, aussi était-il persuadé de mourir avant elle. Il l'a épousée pour s'assurer qu'elle ne serait pas dans le besoin.

— Vous auriez pu avoir peur pour votre héritage, remarqua Otis.

— C'était mon père, répliqua Ramsey. Je trouvais normal de m'incliner devant ses volontés.

Otis adressa un regard entendu à Brisbane.

— Je savais que lord Sinclair était un homme de devoir, dit-il.

Ramsey fronça les sourcils. À ses yeux, ils ne s'étaient déjà que trop écartés du sujet de leur discussion.

— Vous dites désirer ma protection, reprit-il, mais que voulez-vous exactement ?

— Nous pourrions nous contenter de conclure une alliance qui engagerait vos guerriers à patrouiller jour et nuit le long de nos frontières. Mais ils finiraient fatalement par se lasser de cette tâche. En revanche, si vous possédiez nos terres...

— Oui, acquiesça Brisbane. Si les Sinclair devenaient propriétaires de nos terres, nous...

Brisbane s'interrompit en voyant Ramsey verser du vin dans leurs verres. Il fut si stupéfait par ce geste, qu'il en perdit le fil de ses pensées.

— Vous... vous êtes lord et vous nous servez comme si nous étions vos égaux !

Ramsey s'amusa de l'étonnement des deux vieillards.

— Ici, sous ma tente, vous êtes mes invités, expliqua-t-il. Et vous êtes aussi mes aînés. J'estime qu'il est de mon devoir de veiller à votre confort.

Cette réponse ravit ses deux visiteurs.

— Vous avez la bonté d'âme de votre père, déclara Otis. C'est une joie de voir Alisdair revivre dans son fils.

Ramsey hocha la tête.

— Merci, fit-il. Donc, vous disiez que si je possédais vos terres...

— ... vous auriez plus à cœur de les défendre, acheva Otis. De plus, vous y gagneriez. Nos champs sont fertiles, nos lacs poissonneux, et nos moulins regorgent de blé.

— C'est d'ailleurs pour cela que nous sommes régulièrement attaqués par les Campbell, les Hamilton et les Boswell. Ils convoitent nos richesses.

Ramsey ne répondit pas tout de suite. Il se leva de table et se mit à faire les cent pas sous la tente, les mains croisées dans le dos.

— M'autorisez-vous à leur poser quelques questions, monseigneur ? demanda Jason.

— Si tu veux.

Jason se tourna vers Otis.

— De combien de guerriers les MacPherson disposent-ils ?

— Presque deux cents, répondit le vieillard. Mais, comme Brisbane l'a dit tout à l'heure, ils n'ont pas été correctement entraînés.

— Notre clan compte également une centaine d'adolescents qui seront bientôt en âge de porter les armes, ajouta Brisbane. Avec l'aide de lord Sinclair, ils pourraient devenir aussi invincibles que les soldats de Brodick Buchanan.

— Brodick Buchanan est mon ami, intervint Ramsey. Je le considère comme un frère.

— Nous le savons, lord Sinclair, répondit Otis avec empressement. Nous savons aussi que Brodick Buchanan et vous avez eu le même maître d'armes, Ian Maitland.

— C'est exact.

— Lord Maitland dirige son clan avec sagesse, commenta Brisbane.

Otis hocha vigoureusement la tête.

— Lord Buchanan dirige le sien avec flamme. Quant à vous, lord Sinclair, vous possédez un sens aigu de la justice. Vous êtes un homme compatissant, monseigneur. Prenez pitié de nous, implora-t-il.

— Je ne suis à la tête des Sinclair que depuis six mois, répliqua Ramsey. Comment pouvez-vous déjà juger mon caractère ?

— Vos actes parlent pour vous, monseigneur, dit Brisbane. Jason, Anthony et Foster gouvernaient le clan des Sinclair pendant la maladie de votre père. Après sa mort, vous n'avez pas fait ce qu'un autre héritier aurait fait à votre place.

— Et qu'aurait-il fait ?

— Remplacer ces trois hommes par d'autres dont il aurait été sûr de la loyauté.

— Nous sommes loyaux envers notre seigneur ! s'écria Jason, offensé. Oseriez-vous prétendre le contraire ?

— Non, bien sûr que non ! répondit aussitôt Brisbane. Je voulais simplement dire qu'un autre que lord Sinclair se serait montré moins... confiant et qu'il aurait préféré se séparer d'hommes qu'il pouvait considérer comme des rivaux potentiels. C'est tout. Lord Sinclair a témoigné de son sens de la justice en vous permettant de garder vos postes prestigieux.

— Comme je viens de vous l'expliquer, je n'ai hérité du titre que depuis six mois, reprit Ramsey. Je dois d'abord m'assurer qu'il n'y a pas de problèmes au sein de mon propre clan. Je crois que le moment n'est pas très bien choisi pour...

— Nous ne pouvons pas attendre davantage, monseigneur. Les Boswell nous ont déclaré la guerre, et la rumeur court qu'ils projettent de s'allier aux Hamilton. Si cela se produisait, les MacPherson seraient purement et simplement anéantis.

— Qu'en pensent vos guerriers ? Accepteront-ils de jurer allégeance à lord Sinclair ? demanda Jason.

— Sans la moindre hésitation, assura Otis.

— Tous autant qu'ils sont ? insista Jason. Il n'y aura pas de dissident ?

Otis et Brisbane échangèrent un regard, avant que le premier n'avoue :

— Quelques-uns de nos hommes se sont prononcés contre cette union. Avant de vous soumettre notre offre, nous avons procédé à un vote. Tout le monde s'est exprimé, y compris les femmes.

— Vous laissez vos femmes voter ? fit Jason, étonné.

Otis lui sourit.

— Oui. Cela nous semblait normal, puisque nos femmes seront aussi concernées que nous par cette alliance.

— Combien de vos guerriers s'opposent à cette union ? demanda Ramsey.

— Une soixantaine, répondit Otis. La plupart sont jeunes, voire très jeunes.

— La fierté a faussé leur jugement, suggéra Brisbane.

— Ils ont surtout été entraînés par un entêté du nom de Proster. Mais tous les autres ont voté en faveur de l'alliance. À une large majorité.

— Est-il possible que les dissidents reviennent sur leur position ? s'enquit Ramsey.

— Proster fera tout pour les en empêcher, admit Otis. Cependant, il existe un moyen de gagner leur loyauté. Un moyen très simple...

— Lequel ?

— Que vous épousiez Meggan MacPherson, déclara Brisbane.

— La petite-fille de Lochlan ?

— Pensez aux avantages que ce mariage pourrait vous apporter, ajouta Otis.

— Mais si je refuse d'épouser Meggan ?

— Eh bien, j'essaierai de vous faire changer d'avis, répliqua tranquillement Otis. Ce mariage serait le plus sûr moyen de renforcer notre alliance. Nous avons cruellement besoin de votre protection, lord Sinclair. Il y a deux semaines, David et Lucy Douglas ont été assassinés. Leur seul crime était de s'être un peu éloignés de nos terres. Ils venaient tout juste de se marier.

— Si vous n'intervenez pas, même nos enfants seront tués, renchérit Brisbane.

Ramsey comprenait l'inquiétude des deux vieillards. Il savait que les Boswell étaient prêts à tout pour agrandir leur territoire. Leurs guerriers n'hésiteraient pas une seconde à tuer des enfants.

— Les Boswell sont des chacals, marmonna-t-il.

Jason, qui connaissait bien son maître, devinait que Ramsey s'apprêtait à accepter l'offre de leurs visiteurs.

— Ne préféreriez-vous pas réfléchir à votre décision avant de la rendre publique, monseigneur ? suggéra-t-il prudemment.

Ramsey hocha la tête, puis se tourna de nouveau vers les MacPherson.

— Messieurs, je vous donnerai ma réponse demain. Cela vous convient-il ?

Otis opina du chef et se leva.

— Avec votre permission, nous reviendrons donc demain pour que vous nous annonciez votre décision.

Brisbane retint son compagnon par le bras.

— Tu as oublié de lui parler de la compétition.

— Quelle compétition ? s'enquit Jason.

Otis s'empourpra légèrement.

— Nous avons pensé que... hum... pour ménager la fierté de nos guerriers, lord Sinclair pourrait concourir dans une série d'épreuves. Il serait plus simple de renoncer à notre nom si les Sinclair nous battaient, loyalement, au cours de joutes sportives.

— Et si les MacPherson gagnaient ? objecta Jason.

— Oh, ce n'est guère probable ! répondit Otis.

— Mais si cela arrivait quand même ? insista Jason.

— Dans ce cas, les Sinclair devraient renoncer à leur nom. Lord Sinclair conserverait son titre, mais il deviendrait un MacPherson.

Jason était outré. Ramsey, en revanche, ne semblait pas trouver cette proposition choquante.

— Le nom des Sinclair est sacré, répliqua-t-il calmement. Mais, pour ménager la fierté de vos guerriers, nous pourrions organiser des compétitions entre vos hommes et les miens. Les MacPherson, qui auront prouvé leur force et leur courage, gagneront le droit d'avoir des responsabilités dans mon armée.

Otis acquiesça.

— Nous reviendrons demain pour connaître votre réponse, dit-il.

— Que Dieu guide votre décision, ajouta Brisbane, avant de suivre son compagnon hors de la tente.

Après leur départ, Ramsey donna libre cours à son amusement.

— Cet Otis est un vieux renard. Il aurait voulu gagner sur les deux tableaux : garder son nom, mais bénéficier de ma protection.

Jason ne partageait pas sa bonne humeur.

— Ils réclament votre aide, mais ils se permettent de poser leurs conditions. C'est scandaleux.

— Qu'en penses-tu, Anthony ? demanda Ramsey.

— Je n'approuve pas cette union, répondit le soldat. Un homme prêt à renoncer à son nom ne m'inspire que du dégoût.

— Je suis d'accord avec Anthony, intervint Foster d'une voix pleine de colère. Otis et Brisbane sont méprisables.

— Non, rétorqua Ramsey. Ce ne sont que deux vieillards habiles qui essaient de sauver leur clan. Je me doutais depuis un moment qu'ils viendraient solliciter mon aide et j'avais déjà réfléchi à la question. Et toi, Jason, es-tu favorable à cette alliance ?

— Je sais que vous l'êtes, monseigneur, répondit Jason. Votre cœur s'est laissé attendrir. Quant à moi, je vois surtout les problèmes que cette alliance entraînerait.

— Moi aussi, répliqua Ramsey. Cependant, Otis a raison : ils nous offrent beaucoup en contrepartie. Et puis, leur appel à l'aide est sincère. Peut-on l'ignorer ?

Jason secoua la tête.

— Les Boswell n'hésiteront pas à les massacrer jusqu'au dernier. Toutefois, l'attitude de ce Proster et des autres dissidents m'inquiète.

— Peut-être finiront-ils par changer d'avis. Quoi qu'il en soit, nous les surveillerons de près.

— Autrement dit, vous avez déjà pris votre décision...

— Oui, admit Ramsey.

— La réaction de nos propres guerriers m'inquiète également.

Ramsey donna une tape amicale sur l'épaule de son compagnon.

— Nous nous en occuperons en temps voulu. Pour l'instant, l'heure est aux réjouissances. Ian et Judith Maitland sont arrivés hier, et je n'ai pas encore eu l'occasion de les saluer. Allons les voir tout de suite.

— Il y a une affaire plus urgente à régler, objecta Jason.

Ramsey congédia Anthony et Foster avant de répondre à son bras droit.

— À en juger par ton sourire, cette affaire n'est pas d'une extrême gravité, je me trompe ?

— Pour Dunstan Forbes, si. Il aimerait épouser Bridgid KirkConnell.

Ramsey haussa les sourcils.

— Nous en sommes à combien, désormais ?

Jason éclata de rire.

— En comptant la mienne, j'ai recensé sept demandes en mariage. Mais Douglas prétend qu'il y en a déjà eu huit.

Ramsey se rassit et étendit ses jambes devant lui.

— Bridgid connaît-elle les sentiments de Dunstan ?

— Pas encore, répondit Jason. Mais j'ai pris la liberté de la convoquer. Elle attend dehors.

— Merci du cadeau.

Jason rit à nouveau.

— Bridgid est une très belle femme, et j'avoue que j'ai plaisir à la regarder. De plus, elle ne manque pas d'esprit. Hélas, elle est à peu près aussi têtue qu'un Buchanan. Tout bien considéré, je me félicite aujourd'hui qu'elle ait repoussé mon offre. Je n'aurais pas aimé vivre avec une épouse aussi difficile.

— Bien entendu, elle va également refuser d'épouser Dunstan...

— Oui. Je crains que le malheureux ne rejoigne bientôt la cohorte des cœurs brisés.

— Tout cela est la faute de mon père. Il avait donné sa parole au père de Bridgid qu'elle pourrait choisir son mari. Je trouve incroyable qu'il lui ait accordé le droit de décider seule de son avenir.

— Quoi qu'il en soit, vous n'avez guère le choix, répliqua Jason. Vous êtes lié par le serment de votre père. Le père de Bridgid fut un vaillant guerrier et il arracha cette promesse à notre seigneur sur son lit de mort. Probablement ne se doutait-il pas de l'obstination que mettrait sa fille à repousser tous les prétendants.

Ramsey se releva et fit signe à Jason d'inviter Bridgid à entrer sous la tente.

— Et arrête de sourire, s'il te plaît. Pour Dunstan, c'est une affaire sérieuse, et nous allons la traiter comme telle. Après tout, Bridgid acceptera peut-être celui-là.

— Oui, quand les poules auront des dents, rétorqua Jason.

Il souleva la porte de la tente, sembla hésiter et se retourna finalement vers son maître.

— Avez-vous déjà été ébloui par une femme ? demanda-t-il.

— Jamais.

— Eh bien, préparez-vous à l'être.

Lorsque Bridgid KirkConnell pénétra sous sa tente, quelques secondes plus tard, Ramsey admit en lui-même que Jason avait eu raison de le mettre en garde. Bridgid était une jeune femme d'une rare beauté, avec de longs cheveux couleur de miel, des yeux étincelants et des courbes parfaites. Ramsey

était presque surpris qu'elle n'ait encore reçu que sept demandes en mariage.

Elle esquissa une révérence et lui sourit.

— Bonjour, lord Sinclair.

Ramsey la salua d'un signe de tête.

— Nous nous rencontrons enfin, Bridgid KirkConnell. À cause de votre entêtement, j'ai dû briser le cœur de plusieurs de mes guerriers. Jusqu'ici, je ne savais pas pourquoi ces valeureux hommes étaient si désireux de vous épouser. Maintenant, je les comprends mieux.

La jeune femme le regarda gravement.

— En réalité, nous nous sommes déjà rencontrés.

Ramsey secoua la tête.

— Je vous assure que si je vous avais déjà vue, je ne l'aurais pas oublié.

— Pourtant, nous nous sommes déjà rencontrés, je vous le jure, insista Bridgid. Et je m'en souviens comme si c'était hier. Vous étiez venu à la maison pour le mariage de votre cousin. Pendant que mes parents assistaient au banquet, j'avais décidé d'aller nager dans le lac qui borde nos terres. C'est vous qui m'avez repêchée.

— Et pourquoi vous aurais-je repêchée ?

— Parce que je coulais.

— Vous ne saviez donc pas nager ? intervint Jason.

— Non, à ma grande surprise.

Elle sourit à nouveau, et Ramsey sentit son cœur s'emballer. Sa réaction l'étonna lui-même. Certes, la jeune femme était particulièrement jolie, mais il n'était plus un gamin. Et il avait déjà connu d'autres femmes tout aussi belles. Sans doute le charme irrésistible de Bridgid tenait-il à son sourire étrangement innocent et sensuel...

— Si vous ne saviez pas nager, pourquoi avoir plongé dans le lac ? demanda Jason, perplexe.

Elle haussa les épaules.

— Nager ne me semblait pas si difficile que cela, et j'étais persuadée de pouvoir me débrouiller. Malheureusement, je m'étais trompée.

— Vous étiez intrépide, commenta Jason.

— Non. J'étais simplement inconsciente.

— Vous n'étiez qu'une enfant, dit Ramsey à son tour.

Bridgid se tourna vers lui.

— Je comprends pourquoi vous ne vous souvenez pas de moi. J'ai beaucoup changé en grandissant. Cela dit, je ne suis pas entêtée, contrairement à ce que vous prétendez.

— Vous devriez être mariée depuis longtemps, rétorqua Ramsey. Mais vous avez fait la difficile en repoussant tous les candidats qui se sont proposés. Il s'agissait pourtant de bons et valeureux guerriers.

— Je n'en doute pas.

Ramsey avança d'un pas vers elle. La jeune femme recula aussitôt. Il réprima un sourire. Son refus de se marier était presque comique.

— Un autre guerrier a demandé votre main, annonça-t-il. Il s'appelle Dunstan Forbes. Le connaissez-vous ?

Elle secoua la tête.

— C'est un homme d'honneur, et je suis convaincu qu'il vous traiterait bien.

— Pourquoi ? fit-elle.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi veut-il m'épouser ? A-t-il donné une raison ?

Ramsey s'adressa à Jason :

— T'a-t-il donné une raison ?

Jason hocha la tête.

— Il vous trouve merveilleuse.

À l'hésitation de Jason, Ramsey comprit que celui-ci n'avait pas révélé l'entière vérité.

— Répète-nous ses paroles exactes, lui ordonna-t-il.

Jason s'empourpra.

— Bridgid ne souhaite certainement pas les entendre, monseigneur.

— Je suis sûr que si, répliqua Ramsey. Du reste, Dunstan attend de nous que nous parlions à sa place.

Le soldat, embarrassé, toussota.

— Eh bien... hum... Dunstan jure qu'il vous adore. Il admire votre beauté et vénère même le sol que vous foulez. Dieu m'est témoin que ce sont ses véritables paroles.

Ramsey sourit. Bridgid, elle, ne partageait pas son amusement. Elle se sentait blessée, mais s'obligea à n'en rien laisser paraître. Comment lord Sinclair aurait-il pu deviner le secret qu'elle cachait dans son cœur ?

— J'ai du mal à y croire, déclara-t-elle. Je ne connais même pas cet homme, et il dit m'aimer !

— Dunstan est quelqu'un de respectable, répondit Jason. Je suis persuadé qu'il n'a pas fait sa demande à la légère.

— En tout cas, il s'est entiché de vous, intervint Ramsey. Acceptez-vous au moins de réfléchir à sa proposition ? Peut-être qu'en le rencontrant et en discutant avec lui, vous...

— Non, coupa la jeune femme. Je ne veux pas le rencontrer et je n'ai nul besoin de réfléchir à sa proposition. Dites à Dunstan que je le remercie, mais...

— Mais quoi ? demanda Jason.

— Mais je refuse de l'épouser.

— Pourquoi ? s'enquit Ramsey, un peu irrité.

— Parce que je ne l'aime pas.

— L'amour et le mariage sont deux choses différentes. De toute façon, vous pourriez apprendre à l'aimer.

— J'aimerai l'homme que j'épouserai ou je ne marierai pas du tout, répliqua Bridgid avec véhémence, avant de reculer à nouveau d'un pas.

— Quelle bêtise ! Comment veux-tu discuter avec une femme aussi peu rationnelle ? dit Ramsey à Jason.

— Impossible, monseigneur. Je me demande où elle a bien pu pêcher des idées pareilles.

Voir les deux hommes parler d'elle comme si elle n'avait pas été là ulcéra Bridgid, mais elle réprima son mécontentement. Lord Sinclair était son seigneur, et elle lui devait respect et obéissance.

— Vous ne changerez pas d'avis sur Dunstan ? lui demanda Ramsey.

Elle secoua la tête.

— Non.

— Décidément, vous vous comportez en enfant gâtée, Bridgid.

Cette fois, la jeune femme donna libre cours à sa colère.

— Je suis là depuis moins de dix minutes, et vous avez déjà trouvé le moyen de dire que j'étais entêtée, que je faisais la difficile et que je me comportais en enfant gâtée. Si vous ne m'avez convoquée que pour m'insulter, j'aime autant aller rejoindre mon oncle et ma tante.

Ramsey en resta bouche bée. C'était la première femme qui osait lui parler sur un ton pareil. En temps normal, il l'aurait punie pour son insolence, mais il songea soudain qu'elle n'était pas vraiment à blâmer. Il s'était effectivement montré insultant à son égard.

— Vous ne devez pas manquer de respect à votre seigneur, déclara Jason d'un ton sévère. Votre père se retournerait dans sa tombe, s'il vous entendait.

Bridgid baissa la tête, mais Ramsey eut le temps de voir que des larmes perlaient à ses paupières.

— Laisse son père en dehors de cette affaire, dit-il à Jason.

— Mais elle pourrait au moins s'excuser, monseigneur !

— Pourquoi ? Je l'ai insultée sans le vouloir. C'est moi qui lui dois des excuses.

La jeune femme redressa la tête.

— Vous vous excusez ?

— Oui.

Elle se détendit et lui adressa un sourire radieux.

— Dans ce cas, je regrette de m'être emportée.

Sur ces mots, elle esquissa une révérence et quitta précipitamment la tente.

— Ce n'est pas une femme facile, commenta Jason après son départ. Je plains celui qui finira par l'épouser. Leur mariage ne sera pas de tout repos.

Ramsey s'esclaffa.

— Oui, mais certaines bagarres sont excitantes.

Jason parut étonné.

— Auriez-vous l'intention de...

Un cri interrompit sa question. Jason se tourna vers la porte, juste au moment où un jeune guerrier pénétrait en trombe sous la tente. C'était le fils d'Emmet MacPherson, Alan. Il semblait si bouleversé qu'on aurait juré qu'il venait de croiser le fantôme de son père.

— Monseigneur, il y a eu... un terrible accident... aux rapides... balbutia-t-il. Votre frère... Michael...

Ramsey s'était déjà rué hors de la tente lorsque Alan termina sa phrase :

— Michael est mort.

2

En Angleterre, sous le règne du roi Jean

Son équilibre était précaire. Dans sa hâte à fuir ses ravisseurs, l'enfant avait enroulé autour d'un gros rocher le bout de corde qu'il avait pris dans un coin de l'écurie, puis il avait confectionné un nœud solide, comme son oncle Ennis le lui avait appris. Ensuite, il avait commencé à se laisser glisser le long de la falaise, la corde accrochée à son poignet gauche. Il s'était souvenu, mais trop tard, qu'il aurait également dû attacher la corde autour de sa taille et se servir de ses pieds pour descendre, comme il avait vu des guerriers le faire le long des falaises de Huntley.

Mais il n'avait pas le temps de remonter pour mieux s'encorder. Les rochers étaient aussi coupants que des lames, et son ventre et ses bras étaient déjà écorchés en de multiples endroits. Le petit garçon devinait qu'il sortirait de cette épreuve couvert de cicatrices, ce qui ferait de lui un vrai guerrier. Cette idée le réjouissait d'avance, mais il aurait quand même préféré arriver au même résultat en ayant moins mal.

Malgré tout, il se promit de ne pas pleurer, quelle que soit la douleur qu'il devrait endurer. Mais, à mesure qu'il descendait la falaise, les rochers se tachaient de son sang, et la perspective d'une chute mortelle l'angoissait de plus en plus. Si son père était apparu maintenant, il l'aurait sans doute grondé pour son imprudence, mais il l'aurait aidé à se tirer de ce mauvais pas.

— Oh, papa, j'aimerais tellement que tu sois là... gémit-il à voix haute.

Ses yeux s'emplirent de larmes, et il comprit qu'il allait pleurer comme un bébé. Il aurait voulu se réfugier sur les genoux de sa mère, pour qu'elle le serre très fort contre lui et qu'elle lui murmure des paroles de réconfort en lui ébouriffant tendrement les cheveux.

Penser à ses parents le rendit encore plus malheureux, et il ne put retenir ses premiers sanglots. Son bras gauche, qui tenait la corde, s'ankylosait, son ventre le brûlait, mais il refoula la panique qui menaçait de s'emparer de lui. Ses ravisseurs, là-haut, s'étaient sûrement lancés à sa poursuite.

Descendre au fond de la gorge se révélait plus compliqué qu'il ne l'avait cru. Pourtant, il continua sa progression, n'osant pas trop regarder le vide qui s'ouvrait sous ses pieds. Pour se donner du courage, il essaya de s'imaginer qu'il descendait seulement le long d'un des grands chênes du domaine familial. Son père lui avait dit qu'il était très doué pour grimper aux arbres, même plus doué que Graham, son grand frère.

À bout de forces, il s'arrêta un moment pour se reposer. Il jeta un coup d'œil au-dessus de sa tête et constata avec fierté qu'il avait déjà parcouru une bonne distance. Puis il se rendit compte que la corde commençait à s'effiloche par endroits, et sa fierté se

changea en effroi. À présent, il était certain de ne plus jamais revoir ses parents.

Quand lady Gillian retrouva enfin l'enfant, sa poitrine la brûlait et le souffle lui manquait. Elle avait suivi la trace du petit garçon à travers la forêt, courant aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Lorsqu'elle avait atteint la falaise et entendu ses gémissements, elle était tombée à genoux de soulagement. Grâce à Dieu, l'enfant vivait encore.

Mais sa joie fut de courte durée : au moment où elle voulut tirer sur la corde pour le remonter, elle s'aperçut que le chanvre s'était effiloché. La corde pouvait se rompre à tout instant. Elle n'osa même pas la toucher, de peur que le moindre frottement contre les rochers ne la fasse céder.

Elle cria à l'enfant de ne plus bouger et s'allongea au bord de la falaise pour évaluer la situation. Le simple fait de regarder en bas lui donna le vertige. Comment, dans ces conditions, allait-elle sauver le gamin ? Retourner au château prendre une corde demanderait trop de temps. De plus, elle risquait d'être surprise par un des soldats d'Alford. En revanche, plusieurs pierres saillaient de la paroi rocheuse. N'importe quel grimpeur expérimenté aurait pu facilement descendre cette falaise.

Mais Gillian n'était ni expérimentée ni particulièrement agile, et son vertige accroissait encore la difficulté d'une telle entreprise. Cependant, elle refusait d'abandonner l'enfant. Si elle n'agissait pas rapidement, la corde se romprait et le petit garçon plongerait dans le vide.

Elle n'avait pas le choix. Elle marmonna une courte prière et décida de descendre la falaise. « Ne regarde pas en bas, se dit-elle en posant le pied sur la première pierre. Ne regarde surtout pas en bas ! »



5782

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 21 septembre 2015.

Dépôt légal : septembre 2015.

EAN 9782290121269

OTP L21EPSN001497N001

1^{er} dépôt légal dans la collection : janvier 2001

ÉDITIONS J'AI LU

87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion